

Chapitre Premier

Oscar, mon ami!

La salle était étrangement calme. Dans la semi-obscurité des photophores, le plafond tourmenté à l'acrylique, nous écrasait. Au bar, Juan, bel hidalgo, les yeux embrumés par la nostalgie des plaines de son enfance, sirotait un verre de Xérès, en attendant le client. Un bruit de clés semblait monter de la cave. De l'escalier à colimaçons, surgit une tête rasée aux duvets noirs qui tentaient vainement de repousser. Marco nous vit et sourit. A la cuisine deux ombres en sandales s'activaient et une odeur de safran et d'huile d'olive s'insinuait dans la salle décidément si calme pour un jeudi soir. Marco alla se verser une bière. En passant devant le laser, il pressa le bouton de la chaîne et une sirupeuse et dégoulinante mélodie aux accents d'amours désespérées nous enveloppa. Juan, de sa démarche languissante, fit trois pas et baissa le son, en lançant dans notre direction:

- "C'est fou, on ne s'entend plus."

Il n'aimait pas lui non plus, ces chansons d'amours heureuses et dramatiques tour à

tour.

"Mais non, l'amour, ça n'existe pas, ça ne peut exister dans la société où nous vivons", glapissait-il trois semaines plus tôt, alors que nous avions passablement bu de la kwak mescal, dans cet air enfumé d'un bar à tapas, à une heure du matin, dans cette rue en cul-de-sac, auprès du cratère du nouveau monument qu'on érigeait à la gloire d'une huile locale, dont on ne se soucierait plus dans cinquante ans, mais qui tenait à marquer de son empreinte le sol municipal.

"Aimer, c'est s'aimer", répétait Juan sans se lasser.

-"C'est le reflet de toi même que tu recherches dans l'autre et lorsque tu te vois en lui, différent de ce que tu voudrais voir, tu n'aimes plus, tu ne l'aime plus. Car tu risquerais de ne plus t'aimer, de ne plus te plaire. Comment pourrais-je aimer une femme, je ne me reconnais dans aucune nana. Tu vois, je me reconnais dans Stan; si Stan voulait, il n'y aurait aucun problème. D'ailleurs, je lui ai dit à Stan, quand tu veux! Mais tu vois, Stan, ne veut pas, Stan, il ne sait que sourire ou rire, il m'agresse de ces dix-neuf ans tous neufs, de sa bouche sensuelle qui me susurre: pas ce soir, Juanita, j'ai mes règles. Pouah, c'est dégoûtant des règles! je me souviens, j'avais seize ans, elle avait envie, très envie et j'ai dû m'exécuter. Je sais, j'aurais dû dire "non" et puis elle me désirait tant et moi, je n'ai plus rien désiré d'elles."

Ce soir, comme tous les autres soirs, depuis près de deux mois, Juan méditait la même rengaine. Et pourtant, il avait tout pour lui: la douce blondeur de ces nobles espagnols, le teint porcelaine de l'enfance, malgré ses trente ans, un corps divinement long et cette intelligence faite d'émotions, de créativité et d'expériences mêlées. Oscar le regardait de ses yeux ronds, interrogateurs et confiants. Ce soir, ce pauvre Juan nous rejouait la scène du mal-baisé. Puis Oscar se tournait vers moi et soupirait très fort, compatissant au chagrin de Juan et témoignant ainsi son impuissance à dénouer une telle situation. Oscar ne pouvait rien faire pour Juan, seulement l'écouter et ce n'était déjà pas si mal. Oscar et moi, nous faisons route ensemble depuis plus de dix ans et une saine complicité s'était installée entre nous. Je dirais même que par un effet de mimétisme symptomatique, nous arrivions à nous ressembler avec les années. Ses douces rondeurs, je les avais prises à mon compte; ses yeux cernés de noir et ses sourcils proéminents répondaient à mes montures de lunettes, noires à souhait, et à mes sourcils à la méphisto. Mon visage, épaissi par la bonne chère et les copieuses libations me donnait l'air jovial d'un bon gros toutou. Nous traînions le soir, dans ces quartiers aux bars débordant de lumières et de bruits, telles deux ombres disproportionnées, emmitouflées dans nos fourrures respectives. Les passants ne se retournaient même plus sur notre couple. Nous étions des fidèles du quartier, nous faisons partie du décor, Oscar trotinant derrière moi. Les années, après les mois, avaient rendu possible notre cohabitation. Deux solitaires s'étaient pris d'une amitié de tous les instants et nous ne faisons rien l'un sans l'autre ou presque. Et ce soir-là, nous nous taisions, nous étions à notre poste d'observation favori, Oscar et moi, près du lion de pierre, tout à côté de la vasque, remplie de poissons rouges.

-"Oh! tu as vu Maman, c'est plein de poissons rouges" s'exclamaient les rares enfants qui passaient par ce lieu magique, où nous avons élu domicile, tous les soirs, mon bouvier des Flandres et moi, Oscar et son maître.

Nous attendions avec impatience les habitués de la Maison. Trois garçons hybrides, étaient entrés depuis notre installation. Il était vingt-et-une heures trente, ils avaient

avalé successivement trois cafés et étaient repartis aussi vite qu'ils étaient venus, pauvres hères dans la nuit glacée de ce jeudi 10 décembre. Juan maugréait à sa caisse.

- "Tu te rends compte, c'est bientôt dix heures et j'ai cinquante francs en caisse".

Et les habitués tardaient à arriver. Je commandais une San Miguel et de l'eau plate pour Oscar qui, entendant le roulement rocailleux du r de boire, comprit qu'il allait enfin se désaltérer. Malgré toutes ces années, j'avais conservé cette habitude de rouler le r comme je le faisais dans ma langue maternelle. Tous ici étaient habitués à ce semblant d'accent qui me servait d'identité. Je crois même que j'en tirais profit. On me disait:

- "Ah! Monsieur, vous êtes étranger? Et de quel pays venez-vous"?

Et là, selon mon humeur, je répondais par un mensonge plus vrai que la vérité, ou bien, je jouais le jeu de la franchise et les gens finissaient par rire en s'éloignant:

- "Ah! Monsieur, Vous voulez garder votre secret, vous êtes un bon conteur, merci Monsieur".

C'est drôle combien les gens aiment une vérité qui leur convient. Peu importe ce que l'on dit, pourvu que cela sonne vrai. Si vous leur dites:

- "Voyez-vous, Monsieur, j'ai mis le pied sur le sol de votre belle terre de France, le jour même où Armstrong mettait le pied sur la lune".

Ils vous croiront, mais si vous leur dites:

- "je suis venu en France dans un wagon blindé en 1959, il y a un peu plus de trente ans".

Ils ne vous croiront pas. Et alors essayez d'enchaîner sur les événements de Gdansk, ils ne vous écouteront même plus. Parlez d'histoire à un Français, c'est pratiquement mission impossible. Les Français ont la mémoire courte, ils se souviennent à peine de leur histoire nationale, alors comment voulez-vous qu'ils se souviennent des péripéties historiques d'un pays dont ils ne savent que peu de choses: les Nocturnes de Chopin, 1939, "On s'est battu pour eux", et Walesa, parce qu'il est médiatique. Alors, je préfère raconter que je suis venu en France pour travailler mon art, "parce que la France, c'est la terre des artistes!" et finalement, j'y suis resté.

"Tadeusz", m'interpella Marco. Je sursautai, je crois bien que je m'étais assoupi en attendant les habitués qui ne venaient toujours pas.

- "Alors Tadeusz, tu as l'air bien calme ce soir, renchérisait Marco. Encore une petite bière? Elle est bonne notre San Miguel. En Pologne, c'est comment, déjà, ta bière ... Zywiec. Ah, oui!"

C'est comique l'âme patriotique, chacun prétend que ce qu'il a chez lui est ce qu'il y a de meilleur. Il ne voit pas que c'est uniquement l'habitude, une forme de conditionnement. Ici, on boit la bière fraîche et dans mon pays on la boit à température ambiante. Mais en France, cela ne me viendrait pas à l'esprit de la boire à température ambiante, je la trouverai chaude et imbuvable.

Je trouvais décidément cette soirée morose, aucun habitué à l'horizon et je me demandais, si Oscar et moi, nous n'allions pas partir à la recherche d'un endroit moins

déserté, lorsque j'entendis le bruit caractéristique du serrement des freins de la voiture de Lola.

Chapitre Deux

Lola et sa Cour!

Je l'aimais bien Lola, cette grande et forte fille du Sud. Une vraie femme du monde , cette Lola, égarée dans cette vie, et pourtant, toujours prête à mater tous ses jeunes amis, sorte de reine sans couronne, dans cette Cour des miracles que formaient les habitués du Marbella Bar. Éblouissante de joie de vivre, elle entra dans le bar en lançant un tonitruant bonsoir. C'est vrai qu'elle n'était pas toujours discrète Lola avec son rire de soprano. Mais on lui pardonnait car elle était toujours si élégante, si féminine. Je remarquai qu'elle portait un pantalon de soie taupe sous sa veste de renard gris. Elle cachait sa volumineuse poitrine de mama italienne sous une grande blouse noire, qu'elle égayait de son éternel collier de perles. Lola me jeta un coup d'œil rapide et se précipita successivement dans les bras de Marco puis dans ceux de Juan. Ils semblaient bien l'aimer notre Lola. Ils la bichonnaient, avaient toujours un mot gentil. Comme tous les homosexuels, ils savaient parler aux femmes. "Le soleil de ma nuit" lui disait souvent Juan. Et Lola aimait cela.

Lola précédait sans doute Xav. Drôle de couple que ces deux-là: amis-amants, nul ne pouvait le déterminer. Je me posais souvent la question: qui couche avec Lola? Mais je ne détenais aucune réponse. Elle aimait sans doute Xav, mais n'avait pas l'air de se poser réellement la question. De temps en temps, ils se malmenaient l'un l'autre. Il l'appelait "la vieille", elle le surnommait "l'impuissant", mais apparemment leurs disputes ne dépassaient pas le cadre d'une soirée. Le surlendemain, on les retrouvait évidemment ensemble, attablés au Marbella Bar, refaisant le monde tout en montant je ne sais quel projet hypothétique. Xav n'allait sûrement pas tarder d'arriver. Lola s'était installée et avait commandé des tortillas et une San Miguel. Elle me tournait le dos. Elle semblait repliée sur elle-même; en fait, en me déplaçant légèrement, je remarquai qu'elle avait sorti un bloc de feuilles de papier gris et qu'elle écrivait. Était-ce une lettre ou un journal intime? Elle paraissait très absorbée par son écriture, toutefois de temps en temps, elle jetait un furtif coup d'oeil vers la porte; réellement, elle guettait Xav. Il n'arrivait décidément pas, et, quand les tortillas furent prêtes, Lola se mit distraitemment à manger, en relisant ce qu'elle avait écrit.

Nous n'avions jamais échangé plus de trois mots avec Lola. Parfois, lorsqu'elle était de bonne humeur, elle s'approchait de notre table, me faisait un sourire et allait caresser Oscar, en lui disant "*Mon gros toutou*", et répétant "*Mon gros toutou*", elle s'en retournait soit au bar, soit à la table qu'elle occupait avec Xav. Celui-ci, la plupart du temps, esquissait élégamment de petits sauts auprès de cette machine infernale dont je n'ai jamais compris le fonctionnement et qu'on appelle la *babasse*. Encore une subtilité de la langue française que je n'arriverai jamais à saisir. Cela semble un mot si stupide: Babasse, bébête, ce redoublement de syllabes qui indique un langage enfantin dont je me sens si éloigné. Mais, mon Dieu, que pouvait-il trouver de plus agréable à la compagnie de cette machine qu'à celle de cette femme? Les jeunes hommes ne comprennent vraiment rien à l'amour. Elle, de temps en temps, s'impatientait, se levait, allait voir où il en était de son jeu mais ne criait jamais, fumait une cigarette ou deux, puis allait discuter avec Juan ou Marco en attendant que la partie se termine enfin.

Elle l'attendait toujours, l'assiette vide posée devant elle, ses grands yeux bruns observant obstinément la porte. Soudain elle se leva brusquement et se dirigea à pas rapides vers la porte. De l'autre côté de celle-ci apparut une belle tête brune, un grand sourire, un garçon plein de jeunesse et de santé. Xav était enfin là, enveloppé de sa grande redingote noire. Je ne l'aimais pas Xav. Je le trouvais prétentieux, sûr de lui, un brin hautain. Du haut de ses vingt-trois ans, il croyait que la terre n'attendait que lui pour tourner. Il vivait sur une planète nommée ambition, mais avait-il réellement les moyens de telles ambitions? La seule chose positive, à mes yeux, était son attachement sincère pour Lola. Lorsqu'il la regardait, ses yeux prenaient un éclat différent comme si tout s'illuminait. A ses feux succédait une douceur; ses yeux changeaient véritablement de couleur, ils pouvaient passer du vert au noir selon l'humeur ou la situation.

Je ne l'aimais pas Xav, mais Oscar l'aimait. J'étais peut-être jaloux. C'est vrai, Xav adorait les chiens, il en possédait deux ou trois mais il ne les montrait que rarement. Les chiens vivaient, la plupart du temps à la campagne dans sa famille. Mais chaque fois que Xav apercevait le moindre poil du premier petit toutou venu, il fallait qu'il s'en approchât, le caressât et le cajolât. Aussi ne manquait-il pas une occasion pour venir prendre son air niais devant Oscar, lui parlant comme on parle à un bébé, le tapotant, le dorlotant. J'avoue franchement que cela avait le don de m'exaspérer d'autant qu'Oscar se laissait faire, frétillait et aurait fait n'importe quoi pour ce jeune

blanc-bec.

Lola et Xav s'étaient serrés dans les bras l'un de l'autre, à la manière de parents très chers que la vie a séparés depuis de longues années. Cela ne faisait pourtant pas plus de deux jours qu'ils ne s'étaient vus, mais chez eux, le sentiment de manque de l'autre naissait dès lors qu'ils se quittaient. Avaient-ils jamais analysé leur relation? Après avoir traditionnellement caressé mon Oscar, Xav retourna s'attabler devant moi face à Lola. Je voyais ses yeux qui se posaient sur Lola, scrutateurs, attentifs à ses moindres attitudes. On eût dit, ce soir-là, qu'il attendait d'elle, encore plus qu'à l'ordinaire, son assentiment. Avait-il quelque chose à se faire pardonner? Était-il sur le point de lui annoncer une grande nouvelle? Ils discutaient à voix basse et de temps en temps, Lola hochait la tête. Et puis son rire fusa comme un grand coup de cymbales; tout le monde se retourna sur eux. Juan sourit, Marco s'écria: "*je peux participer*", deux petits jeunes en perfecto qui venaient de s'installer au bar saluèrent Lola, en levant leurs verres de bière devant eux. Xav fronçait les sourcils, visiblement mécontent de la réaction de Lola. Oscar et moi, alléchés par le début de spectacle, tendions l'oreille. D'une voix maternelle, Lola faisait la morale à Xav.

"Enfin, mon petit Xav, comment peux-tu croire une telle chose? Que tu peux être naïf? As-tu seulement réfléchi à la situation? Comment peux-tu penser que je puisse dire oui à une telle proposition?"

Et le pauvre Xav se tassait de plus en plus sur sa chaise, les yeux assombris par la déception. Un volcan en ébullition n'était-il pas prêt à cracher sa lave? Deux quintes de toux, signes avant-coureurs, tels les grondements précédant l'éruption, secouèrent Xav. Il se redressa.

- "Mais pour qui me prends-tu, pour un gamin qui ne sait pas prendre de responsabilités, qui gobe tout ce qu'on lui dit? Tu me tiens le langage de mes parents, tu n'as pas confiance en moi".

-"Comment as-tu pu croire un instant que je pourrais accepter de vivre à cinq dans une cave sous prétexte de payer moins cher de loyer?" renchérit Lola. **"Tu sais combien j'aime mon indépendance! Il est vrai que j'avais songé à partager mon appartement, mais de là à aller vivre dans un souterrain!"**

Xav levait les yeux au ciel; comme à l'accoutumée, Lola exagérait.

-"Ma pauvre Lola tu dérailles. Ta soi-disant cave n'est qu'une vieille usine désaffectée. Et sur deux niveaux dont un avec soupiraux et l'autre avec de grandes baies vitrées, il y a plus de cinq cents mètres carrés de surface au sol et tu appelles cela une cave".

Lola avait prononcé le chiffre de cinq. Je me demandais qui pouvaient être ces cinq. Avait-il décidé de fonder une communauté ou bien de se reconvertir dans le show business et de fonder un orchestre? Nous en avions tellement entendu et vu, Oscar et moi, que plus rien ne pouvait nous surprendre. Traditionnellement, Juan apportait du vin de Xérès, se mettait à taper dans ses mains, sur un air de Flamenco et disait d'une voix forte:

-"Mes chéris, qu'avez-vous encore ce soir? Que se passe-t-il? Viens danser Lola, laisse tomber cet homme de Neandertal qui ne te comprendra jamais".

Et elle s'exécutait Lola dans ce grand éclat de rire cristallin que je ne me lassais pas d'entendre. Mais ce soir-là, elle dit à Juan de s'asseoir à leur table, elle le prenait

comme arbitre.

- "Juan, dis à Xav qu'il rêve! Comment peut-il croire que cinq personnes qui tout au plus une vague idée commune de la Liberté puissent véritablement partager un loft complètement désaffecté? Toi qui vis en communauté depuis tant d'années, explique-lui combien il faut bien se connaître pour pouvoir partager un même toit! Dis-lui qu'une vie communautaire sans règle, cela n'existe pas. Ne faut-il pas un idéal commun pour se sentir liés?"

- "Xav, rétorqua Juan, Lola a raison. Comment penses-tu faire cohabiter Julien et Lola? Julien la déteste cordialement. Tu sais combien il est jaloux de tous les gens qui t'approchent. Il n'a pas de prise sur Lola et cela le gêne. Lola a beau faire des efforts, il faut reconnaître que Julien est franchement antipathique avec elle"

En entendant parler de ce Julien, je repensais à une anecdote survenue quelques mois auparavant. Julien était arrivé au Marbella bar, tout excité par l'achat de sa nouvelle voiture. Du haut de son mètre soixante-dix avec talons, il arpentait la salle du bar et semblait monter sur ressorts: à chaque pas, il effectuait un petit sautillerment qui le propulsait un mètre plus loin. Il avait son chandail bleu autour du cou, il semblait éternellement transi de froid, alors qu'il faisait plus de vingt degrés en cette chaude soirée de juillet.

- "Tu te rends compte Marco, elle fait deux cents compteur, je vais pouvoir aller à Paris en trois heures"

- "Pff, lui répondait Marco sans lever le nez de son évier. Vaut mieux y aller en TGV, y a que deux heures!"

- "Ouais, mais à Paris, tu fais comment pour te déplacer: le métro, c'est plus praticable, les bus, je t'en parle même pas"!

Marco, excédé lui répondit qu'il prenait le taxi et que sa voiture pouvait éventuellement servir à lui économiser le trajet Marché-restaurant, Restaurant-marché. Et c'était bien tout. Le petit homme était parti dans une rage folle en haussant les épaules et en maugréant. Pourtant il était loin d'être bête ce Julien; j'avais même appris qu'il écrivait. Et oui, parfois, on a des surprises. Il s'essayait au scénario. Mais dans l'immédiat il s'occupait d'une petite troupe de théâtre amateur et son grand projet consistait à monter pour le printemps une toute nouvelle mise en scène du *Père Noël est une ordure*. Cette pièce fétiche des années 80 en France est celle d'une certaine jeunesse un peu blasée qui connaît toutes les répliques, surtout lorsque les scènes sont truffées de mots orduriers.

De temps à autre, Julien disparaissait deux ou trois jours et racontait qu'il avait rencontré tel ou tel grand du théâtre ou du cinéma parisien et revenait animer les soirées de ses anciens copains de Lycée, devenus ses fans. Il faut dire que notre ville, bien que très importante en nombre d'habitants, fait terriblement province. Je parle là, non pas en français, mais en tant que résident de cette ville et en tant qu'hôte du peuple français depuis vingt-deux ans exactement.

Cette ville, je l'aime parce qu'avec ses vieilles rues et ses cours d'eau, elle me fait de loin penser à ma ville natale. J'aime la vieille ville qui me rappelle une autre cité ancienne, un lieu à jamais perdu, un lieu plein de charme et d'émotions, *Ulica Długa*, la rue longue de Gdansk. Je me souviens de cette fenêtre du premier étage de mon

appartement, il y a vingt-cinq ans au moins, que j'ouvrais sur la rue grouillante de jeunesse. Les jeunes filles blondes à souhait arboraient des rubans colorés dans leurs cheveux nattés. Les garçons portaient de petits gilets en cuir et de drôles de chapeaux à plumes, c'était l'été, et ils dansaient et chantaient dans les rues le Folklore des grandes régions de la Pologne ancestrale. À l'époque, professeur d'université, j'étudiais la linguistique comparée et je m'adonnais à mon violon d'ingres, l'aquarelle. Je n'avais encore pas cette crinière blanche qu'on me connaît et qui me distingue des habitués du Marbella Bar. Je portais une barbe brune que je taillais soigneusement et mes cheveux poivre et sel me donnaient un air séducteur. J'étais encore grand et mince. Je collectionnais les succès auprès de mes étudiantes et je savais donner à mes yeux bleu-dur des reflets veloutés en admirant une jeune beauté qui me tendait sa copie:

-*"Monsieur le professeur, vous serez indulgent "* me demandait la belle. Immanquablement, je lui souriais et rétorquais en badinant que le devoir ne pouvait faire ombrage à son charme. J'avais mérité une réputation d'homme à femmes, comme on dit chez nous de chien à femmes. Il est vrai que je vivais en célibataire dans un minuscule deux-pièces donnant sur cette fameuse Ulica Długa. Le matin, je me réveillais grâce au clocher de notre église voisine Mariacka. Je n'avais pas de voiture et je prenais le tramway comme la plupart des professeurs et étudiants de cette ville. Ma vie personnelle était assez réussie mais je ne me sentais pas à l'aise dans cette société communiste qui nous imposait un joug insidieux depuis vingt-deux ans déjà.

J'étais né en 1930 à Lvov, ville polonaise d'alors. De mes ancêtres, je ne connaissais que leurs faits d'armes. Ils étaient tous nobles et bons cavaliers. Malheureusement mon père disparut en 1940. Je ne participai pas à la guerre vu mon jeune âge et nous allâmes nous réfugier à Gdansk où ma mère avait une grande tante d'origine allemande qui nous hébergea ma mère et moi. À la fin de la guerre, lorsque les communistes prirent le pouvoir, je passai mon bac et je ne savais rien de ce qui se passait de terrifiant dans mon pays. Les deux femmes m'avaient si bien protégé de tout que j'étais devenu une véritable jeune fille rêveuse et éthérée. Pour moi la guerre se résumait en privations de sucreries et en bombardements. Tout le reste je l'ignorais. Avec le recul, je me dis , comment ai-je pu ignorer autant d'atrocités, tous ces juifs déportés et gazés. J'étais acteur d'un drame universel et je ne m'en aperçus même pas. J'ai traversé la guerre, je ne l'ai pas vécue. Je n'étais pas un de ces enfants traumatisés par la terrible guerre. J'ai honte de mon insouciance. Je n'étais pas juif et je n'avais subi aucune brimade particulière. Mon temps libre, je le passais à étudier les langues étrangères, ma mère parlait le français, car dans sa famille, elle avait eu une nurse française. L'origine de la grande tante de ma mère nous épargna les tracasseries administratives et le joug allemand: à quatorze ans de jeunes polonais étaient déportés dans des fermes allemandes pour le travail obligatoire. Ce ne fut évidemment pas mon cas. Ignorant de la politique depuis trop longtemps, je décidai à vingt ans de m'engager dans le combat politique peu de temps après l'installation des communistes au pouvoir. Et mon départ pour la France est un aboutissement de cet engagement et des péripéties dramatiques de l'histoire de mon beau et terrible pays. Les grandes grèves de 1970 à Gdansk me poursuivent encore, les morts du chantier naval, la solidarité entre ouvriers et intellectuels, rien ne peut s'effacer de ma mémoire. Et, en 1980, je n'assistai que de loin, mais le cœur rempli d'espoir à la résurrection du Mouvement syndicaliste ouvrier. Le treize décembre 1981 fut pour moi le jour le plus noir de mon existence. L'emprisonnement de nuit de tous les

syndicalistes de Solidarnosc et le coup d'état de Jaruzelski ont couvert le pays de la honte. L'état policier s'était montré sous son vrai jour. J'étais anxieux car les communications étaient coupées avec mon pays. Le silence total. Rien que de penser à ces moments, j'éprouve à nouveau l'abatement des premières minutes, la rage du lendemain pendant la manifestation qui s'est spontanément organisée partout en France, dans toutes les villes. J'habitais alors Marseille près de Notre-Dame de la Garde, une toute petite rue en pente raide, dans une maisonnette aux volets gris avec un jardinet. Il pleuvait à seau ce treize décembre et je souffrais le martyr car j'avais une rage de dents provoquée par de mauvais soins dentaires, un nerf à vif. Je n'arrivais même plus à lire et je me souviens avoir dû me rendre avenue de la Corse chez une dentiste qui accepta de me prendre en urgence. C'est le quatorze au matin, en buvant mon café vers sept heures, comme je le faisais à cette époque où je travaillais comme professeur d'allemand au Lycée Michelet, que j'appris par la radio les événements de la nuit. J'ai toujours considéré ces violents maux de dents comme de la souffrance prémonitoire en accord avec celle de mes compatriotes. Mes migraines s'estompèrent au moment où les portes des appartements étaient forcées et les hommes arrachaient à leurs familles.

Je m'interroge souvent sur ce que Lola et Xav pouvaient faire ce treize décembre là. Xav devait avoir une quinzaine d'années et devait vivre l'insouciance de ma jeunesse. Mais Lola était adulte déjà, étudiante à l'université sans doute. Avait-elle eu conscience du drame qui se jouait? Depuis quelques semaines je brûle de lui parler, parce que Lola me fascine et que j'aimerai tant qu'elle me voit, moi, non pas comme ce vieillard solitaire, mais comme un intellectuel en exil passionné et avide de la connaître.

Chapitre Trois

Juan, le bel hidalgo

Pendant les quelques minutes durant lesquelles je m'étais replongé dans mes souvenirs, l'ambiance s'était apaisée dans la salle du haut du Marbella bar. Le Marbella Bar possédait deux salles, celle du haut réservée aux consommateurs de boissons et de tapas et celle du bas, cave magnifique toute en pierre, cave voûtée du dix-huitième siècle que Juan avait décorée d'une splendide tenture peinte par lui, représentant une scène de tauromachie grandeur nature, d'un expressionnisme saisissant. C'était la salle de restaurant où les couples et les groupes venaient y déguster des paellas d'Alicante et des gaspachos andalous. Sur un rythme de flamenco, Juan servait. Marco s'occupait du bar. A la cuisine deux femmes aux crânes rasés, d'une discrétion absolue, une jeune ressemblant à un petit garçon et une femme d'une quarantaine d'années, préparaient sans un mot les commandes des clients. Depuis plus d'un an que je fréquentais le Marbella Bar, aucune d'elles ne m'avait adressé ni une parole, ni même un regard. Je savais par Marco qu'elles vivaient avec eux dans leur communauté et que la plus jeune était une camarade de classe de Juan. Ils avaient fait ensemble les Arts Déco à Bordeaux. Elle ne peignait plus guère, alors que Juan semblait bourré de talents et de créativité. Plus je l'observais, plus il m'apparaissait malheureux. Quelquefois, il s'approchait de ma table et me posait quelques questions:

- "Alors Monsieur Tadeusz, la vie n'est pas trop dure sans vos élèves du Lycée du parc?"

- "Non, pour vous dire, j'ai enseigné l'allemand depuis dix-huit ans en France et les dernières années m'ont paru si mortelles que je ne suis pas mécontent d'être enfin à la retraite"

- "Monsieur Tadeusz, vous ne voulez pas retourner dans votre pays, maintenant que vous ne travaillez plus et qu'on dit que la démocratie est revenue?"

- "C'est une question difficile! Sais-tu que je n'ai plus de famille? Mes parents sont morts, je n'ai jamais eu de frère ni de sœur. Mes deux et uniques cousins ont également exilé, l'un à Buenos Aires en 1949 et le deuxième, plus jeune que moi, est à Montréal depuis une dizaine d'années. Alors retourner dans mon pays, où je n'ai plus de famille et où j'ai totalement perdu de vue les amis que j'avais, ne me vient pas à l'esprit".

- "Mais Monsieur Tadeusz les lieux doivent vous manquer, non? Moi j'ai besoin d'aller chaque année me ressourcer en Espagne dans ma belle ville de Séville et sur les plages d'Alicante. J'ai besoin de reparler la langue de mes ancêtres. J'ai besoin de sentir l'air de mon pays, d'entendre les bruits typiques et de regarder la nuit étoilée dans le ciel d'août. Cela n'a rien à voir avec la famille et les amis!"

- "Tu as sans doute raison Juan, mais moi, je me plais tant ici dans mon pays d'adoption. Je suis français, sais-tu, depuis dix ans? J'ai demandé la nationalité au lendemain du Putsch de Jaruzelski et j'ai juré de ne plus retourner dans mon pays, si ce n'est pour mourir".

- "Holà, Monsieur Tadeusz, ne soyez pas pessimiste. Allons trinquons, c'est ma tournée".

Juan avait toujours une peur bleue lorsque j'évoquais la mort. J'avais remarqué, à deux autres reprises, qu'il cessait toute amorce de conversation et même de rapprochement si le mot de mort ou l'un de ses dérivés étaient prononcés. Je crois que c'est l'angoisse des jeunes qui se traduit par le refus des mots et de l'évocation puissante de la disparition ultime pour laquelle nous sommes programmés. Mais chez Juan, il me semblait qu'il n'angoissait pas pour sa propre mort. C'était le souvenir de la mort qui le tourmentait, la mort d'un être cher, dont il ne parlait jamais, sauf une fois, à Lola.

Et j'étais là. Je ne voulais pas faire le voyeur, mais j'ai entendu parce que ce soir-là, il n'y avait pas grand monde; la salle était calme, je tournais le dos à Lola, je la contemplais indirectement dans le miroir. Ce soir-là, comme à l'accoutumée, elle attendait Xav et Juan s'était assis en face d'elle, ce qui est extrêmement rare. Ils se sont mis à parler à voix basse. Il n'allait pas bien et il se mit à parler de Valérie. Une adolescente de treize ans qu'il avait recueillie dans la communauté, il y a une dizaine d'années. A l'époque, ils vivaient à une vingtaine et plus dans une grande ferme en pleine campagne. Maintenant ils ne sont plus que huit. Valérie, Juan l'aimait comme un grand frère de vingt ans. Elle est restée deux ans près de lui, et, un jour, elle n'est pas revenue. Quelques mois plus tard, elle avait été retrouvée par la Police, au bas d'un immeuble, morte, apparemment droguée. Elle s'était jetée du douzième étage. Mais Juan n'y croyait pas. Il pensait qu'elle avait été assassinée; l'enquête avait conclu au suicide sous l'emprise de la drogue. Juan ne s'en remettait pas de cette mort tragique. Lola lui avait parlé longtemps, après l'avoir écouté. Ses paroles se volaient consolatrices; je crois qu'elle ne s'attendait pas à une telle marque de confiance de Juan. Il se dévoilait. Elle n'avait pas toujours les mots appropriés, mais tout dans son attitude reflétait une tendresse quasi maternelle qui rejaillissait sur l'interlocuteur et qui l'apaisait. Juan, comme tous les autres, au-delà des phrases et des sons recherchaient un peu de paix dans son enfer personnel. Le destin tragique de Valérie, cette enfant qu'il avait aimée, lui faisait poser le problème de l'absurdité d'une vie gâchée si tôt, et, en même temps celui de l'absurdité de la vie en général qui nous entraîne vers une seule issue, l'ultime porte, celle de la grande sortie. Plusieurs soirs, à la suite de cette confession, Juan et Lola se parlèrent au bar. Lola s'installait sur un grand tabouret et se faisait servir des tapas sur le comptoir tout en parlant à voix mesurée à Juan. Je n'avais pas la possibilité de comprendre ce qu'il se disait, mais à voir grandir leur intimité, je ressentais confusément que Lola écoutait Juan, non pas comme l'aurait fait une analyste, mais comme une femme qui veut aider un ami à exprimer sa peine, mais aussi sa vérité. Des liens de profonde estime s'insinuaient entre eux et je crois que je ressentis, pour la première fois, une pointe de jalousie, mais aussi d'amertume. J'avais conscience qu'elle ne s'intéressait qu'à de jeunes hommes et moi je ne l'étais plus. J'avais perdu cette séduction qui faisait retourner les jeunes filles et les femmes tout au long de ma vie. Je n'étais plus qu'un vieillard solitaire qui se contentait de regarder vivre la jeunesse. J'étais perçu comme un élément de décor, celui qu'on rajoute pour mettre en évidence les couleurs principales, la petite touche qui brise l'unité pour mieux faire ressortir l'harmonie des choix. J'aurais tant aimé qu'elle s'intéressât à moi. En fait, pour elle, je n'existais pas. Je n'étais qu'une ombre. Elle me voyait comme le maître d'Oscar et cela s'arrêtait là.

J'étais étiqueté comme un vieux bocal sur le rayon d'un garde-manger. De fait, je la comprenais, Lola. Comment aurait-elle pu s'intéresser à un vieillard qui ne s'aimait pas lui-même?